

Boutades

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 49

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199066>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

amoureux, tu le sais, de tout ce qui regarde nos mœurs populaires.

— *Vudrè bin vaire iau l'èlèi apédja?*

— *Mé asse bin. Mâ ora qu'on ne vigne pas mé dère que ne l'èi fassé pas tsaud per lè d'amont!* Littéralement : Je voudrais bien voir où elle était apédzée?

— Moi aussi. Mais à présent qu'on ne vienne pas me dire qu'il n'y fasse pas chaud par là en haut!

On en parlera sous le chaume (ou pour être plus exact, et hélas! plus prosaïque, sous les *stavillons* et la tuile) encore bien longtemps.

Toujours tout à toi, mon cher *Conteur*, et de tout mon cœur.

OCTAVE CHAMBAZ

Onna ruda poàira.

Vo sèdè qu'ào veladzo la fromadzèri est lo colterd dè ti les valets et mémameint dâi z'hommo, tantqu'iaï fennès que vigniont assebin queri dâo lacé po oûrè cein qu'on dit.

Pas petout qu'on a colâ, lè z'hommo se ti-ront de coté et foudràï oûrè batolli et recafâ! On fâ la buia de tot lo veladzo tot coumeint lè fennès vai lo borné. On sè racontè totès lè bounès farcès qu'on a fè et on sondzè ein-seimblio cliâo qu'on porâi bin fère.

Adon Louis à Luno, qu'ètai on pou toupin, mâ qu'ètai onco mé avaro, racontâvè du cau-quiès dzo que l'avâi prêtâ dou francs à Brigadier et que clia racaillhe ètai mô seûn l'âi avâi rebailli se n'ardzeint. Onna né que Luno n'è-tâi pas venu colâ, rappô que sa vatse avâi véla, lo valet à Frippe dese dinse à la fretéri : « S'on fasâi 'na bouna farça à ce tsancro de grigou. No z'a de que l'allâvè à la faire dè Cossené deveindro et coumeint revint adè dè né, no faut allâ l'atteindrè ào cemetiro que londzè la route et on lo crièrà du la foussa dè cè pourro Brigadier. » Et dinse fut fè.

Lo deveindro né, clia vermena dè Frippe preind on linsu et s'ein va, avoué Refredon, sè catsi derraï lo mouret dâo cemetiro. Lè don lurons eurent dè la pacheince et quand Louis à Luno arrevà, on bocon étoumi su son tsai qu'allâvè tot balameint, Frippe s'einvor-tolliè dein son grand drap, sè clienne tot balameint su lo mouret, iò se redressè en crieint de 'na voix einrouchè : « Louis! Louis! tai tè dou francs! »

Vo pàodè crairè se Luno vint queri sa mounia! Sè met à rollhi avoué se n'ècordja su sa pourra cavala, qu'est arrevâvè devant l'hotò coumeint se lo diabblio avâi ètà su lo tsai. Tantia quen'a jamé redèvesâ dè sè dou francs.

L. D.

La dernière allumette.

(RÉCIT VAUDOIS)

I

Le char à bancs qui emmenait les deux jeunes mariés disparut au tournant de la rue. Les coups de fouet s'éteignirent peu à peu dans le lointain. Les vieilles femmes, venues au coin du courtil, les mains cachées sous leur tablier, ou tenant un pou-pou brailard rentrèrent chez elles en poussant un soupir de regret.

L'oncle Jean et la tante Lisette, leurs mains en abat-jour au-dessus des yeux, essayèrent encore de distinguer le char près du cimetière, puis, rentrèrent l'un après l'autre.

C'était leur dernière qui s'en allait, après les autres, la Benjamin, qu'on avait secrètement espéré garder pour être le rayon de soleil dans la vieille maison noire au pied des bois.

Tante Lisette, pour cacher son émotion, s'occupait de remettre en ordre la maison, que le dîner de nocces avait un peu bouleversée.

Elle serra soigneusement la couronne blanche que la fillette venait de quitter et, bientôt, on entendit son pas alerte encore résonner dans la chambre-dessus. L'oncle Jean, plus alourdi par l'âge, resta au coin du feu, et du bout de sa vieille *cros-*

sette, se mit à tracer dans les cendres de mystérieux dessins. Un peu étonné de son silence, je cherchais à suivre sa pensée sur sa figure, que je vis peu à peu s'éclairer comme si un doux souvenir fût venu tout à coup chasser l'amertume de l'heure présente.

« Ecoute, petit, me dit-il. Je veux te raconter une histoire. »

Je me rapprochai. Les histoires de l'oncle Jean m'avaient déjà fait passer bien des beaux moments; serré près du foyer, tandis qu'il parlait de sa voix lente et cassée de paysan, évoquant devant mes yeux les apparitions fantastiques qui avaient égayé son enfance, me parlant de la fée qui détient les mystérieux trésors de Corjon, du dragon qui veillait autrefois dans la grande tour du château du Vanél, ou faisant revivre le temps héroïque où nos ancêtres, suivant la Grue, partaient pour la guerre et revenaient chargés du butin des Bourguignons.

Il lut sans doute sur ma figure que j'attendais un récit de ce genre et secoua la tête.

« C'est une histoire toute simple qui m'est arrivée, à moi. Il y a longtemps de cela; j'étais jeune, et j'avais amené depuis peu de temps dans la vieille maison où nous sommes maintenant, la tante Lisette qui n'avait guère plus de vingt ans. Nous étions mariés depuis un an, nous avions un enfant, et rien n'était venu troubler notre ménage.

Cette année-là, l'hiver vint de bonne heure. Quinze jours après la St-Denis, il fallut accrécher, et nous partîmes, Lisette, le petit et moi, pour nous établir avec nos vaches à la Scierne d'Enhaut que nous venions d'hériter de l'oncle Jean-Pierre. Il nous fallait rester là-haut jusqu'à ce que tout le foin fût consommé et nous en avions bien pour jusqu'au Nouvel-An. Cela m'avait d'abord un peu ennuyé, à cause de Lisette, mais quand je lui en parlai, elle me regarda dans les yeux en souriant et me dit : « Quel bonheur, nous serons seuls les trois! »

Nous nous établîmes donc à la Scierne d'Enhaut, et les premiers temps se passèrent bien. La *tèche* de sapin était assez haute; le fromage et les pommes de terre ne manquaient pas à la cave, non plus que le salé à la cheminée, et de temps en temps je descendais au village chercher des provisions et donner de nos nouvelles.

Les journées se passaient tranquillement. Une fois le train fait, je m'asseyais derrière le fourneau, tandis que Lisette filait, et je lisais. J'avais trouvé au grenier, à côté d'une pile de fromages, une caisse remplie de vieux almanachs et d'une foule d'autres livres remontant à l'époque des Bernois.

Le soir, sous la lampe, nous lisions ensemble Robinson Crusô et, en riant, nous nous comparions à lui, sans envier ses citrons, ses chèvres et son domaine. Puis, nous avions le petit, qui commençait à se tenir ferme sur ses jambes, et ses progrès nous faisaient passer de bons moments.

Les bonnes soirées que nous eûmes-là! Il me semblait être revenu au temps où, tous les dimanches soir, je venais frapper aux carreaux de Lisette.

Vraiment, le vent pouvait souffler au dehors, tor-dre les sapins et amonceler la neige sur notre toit, nous n'en avions cure! Lisette se rapprochait un peu plus de moi, et je ne m'en plaignais pas.

Un certain jour, cependant, tout ce bonheur faillit s'évanouir. Que voulez-vous? A vivre ainsi séparés du monde, les caractères se frottent davantage, et quelquefois l'étincelle jaillit.

Cela arriva un samedi, où je me préparais à descendre au village. Pendant que je me rasais, devant la fenêtre, Lisette m'adressa la parole :

« Tu sais, surtout, n'oublie pas les allumettes »

Toutes les femmes d'expérience savent qu'il n'y a rien pour impatienter un homme, comme de lui parler pendant qu'il se rase. Lisette ne le savait pas encore. Le fait est que je répondis d'une façon un peu vive et que ma femme retourna vexée à son ouvrage.

C'était notre première bouderie, aussi, je te jure bien que j'avais le cœur gros en descendant au village et qu'il me tardait de remonter pour faire la paix avec ma femme.

Le temps était magnifique : le soleil brillait, la neige craquait sous les pieds, et j'avancais rapidement, espérant être reçu comme à l'ordinaire par un sourire et une bonne parole.

Il n'en fut rien. La figure de ma femme était à l'orage.

C'était, je le sus plus tard, la faute de ma tante Gritelet. Ah! la vieille peste! Elle n'avait jamais pu vivre en bonne harmonie avec son mari, aussi était-ce pour elle une douce jouissance que de brouiller les autres ménages! et avec cela si douce, si couflée dans le sucre.

Elle n'aurait pas bougé un doigt pour remettre la paix quelque part, mais elle n'avait pas hésité à faire une lieue pour venir fourrer son nez et sa langue dans notre ménage.

Trouvant Lisette un peu chagrine, elle avait soigneusement attisé le feu.

(A suivre.)

PIERRE D'ANTAN.

Passe-temps. — Le mot de la charade de samedi dernier est : *pinson*. 43 réponses *justes*.

La prime est échue à M. Alexis Nicole, à Colombier (Vaud).

Enigme.

Quand je suis sous les pieds, je marche sur la tête.

Les réponses sont reçues jusqu'au **jeudi, à midi**.

Boutades.

Entre amis.

— Vois-tu, mon cher, ma femme a un défaut insupportable.

— Allons donc!... Et lequel?

— Elle exagère tout ce qu'elle dit.

— Même son âge?

Au café.

Le garçon. — M'sieu, je regrette, mais la pièce que vous me donnez est fausse.

Le consommateur. — En voilà bien d'une. Ma pièce est fausse? Allons donc!... On s'en serait bien aperçu depuis 1832, époque à laquelle elle a été frappée!

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — Très grand et très légitime succès, jeudi, pour *Les Remplaçantes*, de Brieux. Cette pièce a été fort bien rendue par nos artistes. A tout instant, partaient les applaudissements et les braves, qui s'adressaient à l'œuvre de Brieux et aux justes sentiments qu'elle remet en honneur, aussi bien qu'au talent des interprètes. — Demain, dimanche, à 2 1/4 h., en *matinée (à prix réduits)*, *Le Maître de Forges* et *Les Surprises du Diable*. Le soir, à 8 h., *Le Courrier de Lyon*, grand drame historique en 6 tableaux, et *Feu Toupinet*, vaudeville en 3 actes.

Kursaal. — La troupe du Kursaal était jeudi à Yverdon, où l'a suivie son fidèle succès. Son retour à Lausanne a été fêté, hier soir, par les habitués, non moins fidèles, du Théâtre de Bel-Air. Les malheureux! un soir de « relâche » et ils sont tout dépayés. Au programme : *Les Trois Gauberts*, *Pacey*, *Raymo*, *Nararro*, *Lipinsky*, *Chantenay*, et les vieilles chansons françaises, si bien interprétées par les *Villè-Dora*. Pour terminer le spectacle, *La Fiancée de Margot*, opéra-comique.

Deuxième concert d'abonnement, vendredi 13 courant, au Théâtre, avec le bienveillant concours de M. *Adolphe Rehberg*, violoncelliste. Orchestre de la ville renforcé, sous la direction de M. *H. Hammer*. — *Symphonie n° 5* (en do mineur), de Beethoven. *Concerto* pour violoncelle, de St-Saëns. Ouverture du *Roi Lear*, de H. Berlioz. *Seconde polonaise* en mi majeur, de Liszt, etc.

A l'occasion de la réunion, à Lausanne, des membres de l'Union littéraire suisse, les 14 et 15 courant, M. *Louis Avenier*, directeur de la « Revue helvétique », donnera, dans la salle du Musée industriel, vendredi prochain, 13 courant, une *conférence gratuite sur l'Art et la littérature suisses*.

La Choralia, orchestre de mandolines et guitares, dirigé par M. O. Ernst, donne ce soir un concert, auquel l'excellente société artistique *La Muse* prête son concours. Programme varié.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.